

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Petit vieux

Laurent Chabin



Numéro 45, printemps 1996

Regards

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4580ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chabin, L. (1996). Petit vieux. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (45), 76–81.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque,

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## Petit vieux

Laurent Chabin

**R**obin ne dit rien. C'est un petit garçon silencieux. Bien sûr, on lui a toujours dit qu'il faut dire la vérité, on le lui a seriné pendant des années. Ses parents eux-mêmes sont de grands chercheurs de vérité. Qui a fait cette tache sur le mur ? Qui a mangé la confiture ? Qui a touché au magnétoscope ? Qui a fait ci, qui a fait ça ?... C'est idiot. Ils le savent bien, qui a fait le coup. Robin est fils unique. Ça n'a aucun sens de poser des questions pour lesquelles on connaît déjà la réponse. Robin préfère se taire, plutôt que de parler pour rien. C'est pour ça qu'il ne dit rien. C'est pour ça que c'est un petit garçon silencieux.

Et puis la vérité, à quoi bon la chercher, on ne sait même pas à quoi elle ressemble, ni à quoi elle sert. En tout cas, on n'a jamais pu le lui expliquer. Au bout du compte, c'est peut-être ce qui fait son charme, à la vérité. Elle est comme le loup blanc ou l'Arlésienne, tout le monde en parle, personne ne l'a jamais vue. Si quelqu'un l'avait vue, il aurait crié hé, regardez, la voilà, elle est là ! Et tout le monde se serait précipité, tout le monde l'aurait bien regardée, et on n'aurait plus besoin de la chercher.

Seulement voilà, même si on la voyait comme ça, par hasard, au détour d'un chemin, derrière la poubelle des voisins ou sous la patte du chat, comment savoir ? Comment la reconnaîtrait-on, puisqu'on ne l'a jamais vue avant ?

Il y a bien quelques indices, mais tellement farfelus. La vérité sort de la bouche des enfants, dit-on. Robin se plante devant le miroir de la salle de bains et ouvre une bouche démesurée. Il regarde à droite, à gauche, au fond, il bouge la langue, allonge les lèvres, se fait des grimaces à n'en plus finir. Mais non. Rien. Il n'y a que des dents. Tout au plus une petite carie,

là, tout au fond. Robin est perplexe. Si la vérité sort de la bouche des enfants, ce n'est peut-être pas de celle de tous les enfants. Pas de la sienne, en tout cas.

Et puis ça doit être gênant d'avoir toujours quelqu'un dans la bouche. Surtout une dame. Une dame toute nue. Parce que LA vérité, c'est une dame, et elle est toute nue. Une fois, quand il était petit — enfin, plus petit —, il avait bien cru la voir. C'était à côté de chez lui, dans la vitrine de la pharmacie. Il y avait une immense photo d'une dame toute nue qui tenait un savon (parce que la vérité, elle est propre, aussi). Robin s'était écrié la voilà, la voilà ! C'est la vérité ! Mais ses parents s'étaient moqués de lui, tout simplement. Il aurait mieux fait de se taire.

On dit aussi que la vérité sort d'un puits. Mais quel puits ! ? Il y en a des millions, des puits, partout, où chercher ? En tout cas, ça explique peut-être pourquoi elle est toute nue. Dans le puits, elle mouillerait ses vêtements. N'empêche qu'elle doit avoir froid. Ou alors, c'est dans un puits des pays chauds. C'est un indice, ça.

Un indice bien maigre, hélas. Des pays chauds, il y en a moins que des puits, mais ils sont beaucoup plus grands. Ça ne facilite pas les recherches. En fait, la vérité, on doit plutôt la trouver par hasard, un jour, comme ça, sans la chercher. Alors Robin, en attendant, il préfère se taire. Ne plus répondre aux questions idiotes. Qui a cassé le vase de Soissons ? Et si on découvrait comme ça que c'est l'empereur de Chine, hein, qu'est-ce que ça changerait, est-ce que ça ferait tomber la lune ?

Demain, il entrera dans l'adolescence. Ce sera un grand garçon dégingandé, gêné aux entournures, essentiellement préoccupé de savoir s'il doit ou non raser le duvet qui ombre depuis peu sa lèvre supérieure. Et il sera trop tard. Trop tard pour voir quoi que ce soit au fond d'un puits.

Ce sont ses dernières vacances de petit garçon, chez ses grands-parents, à la campagne. Une vraie campagne, avec des tracteurs et des moissonneuses-batteuses qui fument et qui pétaradent, avec des oiseaux qui piaillent dès six heures du matin et des moustiques buveurs de sang même entre les repas. Et un puits. Un vieux puits, tout au fond du jardin, noyé dans les herbes folles.

Robin passe de longues heures allongé dans l'herbe du jardin, penché au-dessus des fourmis qui s'agitent en tous sens comme les soucis de la vie quotidienne. Ou bien plus loin, assis au bord de la rivière, guettant le dos sombre des poissons qui glissent lentement sur le fond caillouteux comme de mauvaises pensées. Ou encore accoudé à la margelle du vieux puits, la tête dans les mains et les yeux naufragés dans le rond d'eau noire et fraîche qu'il devine tout au fond. Il reste là, immobile, somnolent, un peu hébété à cause de la brutalité du soleil sur sa tête.

Il est midi. Le soleil le frappe durement à la tête. Robin ne bouge pas, penché sur le trou rond et profond, hypnotisé. Il ne ressent pas la brûlure du soleil sur sa nuque, mais un voile rouge s'est lentement formé devant ses yeux. Un brouillard qui s'accumule, rouge comme du sang, épais comme du sang, chaud comme du sang. Ses tempes bourdonnent, son cœur chavire un peu, mais paradoxalement tous ses sens sont en alerte.

Ça barbote bizarrement, là-dessous. On dirait que ça grogne aussi, que ça gémit, que ça halète, comme si une créature endormie là depuis des siècles sortait soudain de son engourdissement. Des borborygmes, des soupirs, des rots, des craquements... Une chose est là, tout au fond du puits, une chose qui respire. Robin sent maintenant son haleine épouvantable remonter jusqu'à lui. Une atroce odeur de moisi et de putréfaction, comme si une trappe venait de s'ouvrir au-dessus de toutes les charognes de la terre accumulées ici depuis une éternité. C'est une sensation affreuse. Une odeur du passé. Pas d'un passé récent, pas l'odeur de son propre passé. C'est plutôt comme si tout le passé du monde se mettait à sentir, là, au fond de ce trou.

Clapotis, frôlements sur la pierre. La chose est en train de grimper, en train de ramper sur la paroi verticale. À la fois griffue et gluante, avec des crissements insupportables et des bruits de succion et de ventouses. L'odeur la précède toujours, verte et poisseuse, une odeur si épaisse qu'elle laisse des traces noires sur le rebord du puits, si dense qu'elle étouffe presque les bruits d'égout qui remontent avec peine le long des pierres moussues.

L'énorme masse se rapproche. Elle n'est plus qu'à quelques mètres. Plus qu'à quelques centimètres. Puis le voile rouge se déchire enfin devant les yeux de Robin. Et le puits comme un cratère vomit lentement un être informe, immense, verruqueux, couvert d'écailles et de cheveux gras, de bubons, de boutons, de cloques.

Robin tombe à la renverse. C'est affreux! Même dans ses pires cauchemars, il n'a jamais imaginé une chose pareille. Qu'est-ce que c'est? Une femme? Pourquoi pas? Mais pas forcément. Ce n'est pas parce qu'on ne peut pas identifier quelque chose, quelque chose qui fait peur, qu'on doit en faire une chose féminine. Tout ce qui est sûr, c'est que cette chose sort du puits sous le grand soleil de midi comme une espèce de puzzle fait de tout ce que l'imagination a pu inventer de plus dégoûtant. Et plus encore que la laideur, c'est la vieillesse qui émane d'elle comme une vapeur fétide. Cette chose est vieille comme le monde, elle est laide comme lui, elle pue à glacer le sang, elle bruit à faire rougir la lune, elle est collante comme de la glu et insaisissable comme un gaz. C'est plus qu'il ne peut en supporter. Robin s'évanouit.



Robin se réveillera, bien sûr. On se réveille toujours, même après les pires cauchemars. Mais il sera trop tard. Il sera grand. Ça n'a rien d'extraordinaire, de devenir grand, d'accord. Ça arrive à tout le monde. Mais ce n'est pas seulement ça. Quand Robin rentre chez lui, ce soir-là, toute la famille le regarde avec

des yeux ronds. Que lui est-il arrivé ? C'est pourtant lui, c'est pourtant bien lui, il n'y a pas de doute. Mais ses cheveux sont blancs, son front est ridé et son dos est voûté. Il a les yeux de quelqu'un qui aurait fait le tour du monde, les yeux de quelqu'un qui aurait survécu à la guerre, les yeux de quelqu'un qui aurait vu ses amis passer et ne jamais revenir.

On l'entoure, on s'inquiète, on le questionne. Mais Robin reste muet. Il écarte son entourage d'un geste las. Il va se réfugier dans sa chambre. On le fait examiner, mais non, rien, il n'a rien. C'est un grand garçon en pleine santé, un peu fatigué, tout au plus, un peu précoce, peut-être, dit le médecin.

Pour être précoce, il est précoce. Il a l'air d'un vieillard. Il passe des heures à contempler un caillou. Un vieux caillou, qui a toujours été là, au fond du jardin. La pluie et la neige ont passé sur lui comme le soleil, sans laisser de traces. Qu'a-t-il vu passer ? Tout. Mais rien ne peut l'atteindre, il est insensible. Rien ne peut l'atteindre, rien ne peut le détruire. Si on le casse il ne meurt pas, il devient plusieurs cailloux ; si on le casse encore il deviendra du gravier, puis du sable. Et si on l'use davantage encore ce sera de la poussière. Et la poussière survit à tout. C'est elle qui a le dernier mot.

À l'âge où les copains de son âge regardent la coupe du monde de football et rêvent de courir en short sur un rectangle d'herbe verte, Robin ne s'intéresse qu'aux cailloux. Il n'a plus d'amis. Ce qu'un garçon peut communiquer à d'autres garçons ne l'intéresse pas. Lui-même n'a rien à dire, ou alors ce n'est pas très agréable à entendre. Quand c'est mauvais, il dit que c'est mauvais, quand c'est nul, il dit que c'est nul, quand ça pue, il dit que ça pue. Ce sont des choses qu'on n'aime pas entendre. Alors il n'a plus besoin d'éloigner les autres, ils s'éloignent tout seuls.

Il ne rêve pas, non plus. Il ne rêve plus. Il dort peu, et d'un sommeil si profond que quelques heures suffisent. Parfois la nuit il se relève et il tourne en rond dans sa chambre. Ou bien il reste allongé pendant des heures, les yeux au plafond, dans l'obscurité. Il ne s'ennuie pourtant pas. On s'ennuie quand on

ne sait pas comment meubler sa vie, mais sa vie à lui n'a pas besoin de meubles. C'est un grand désert qui se suffit à lui-même.

Un autre été, il est retourné en vacances chez ses grands-parents. Il les inquiète un peu, avec son air de petit vieux, ils ont l'impression de se regarder dans un miroir déformant. Depuis la dernière fois ils ont fait boucher le puits et raser la margelle par des terrassiers. Ce puits avait toujours eu une mauvaise réputation, et après cet été où Robin avait blanchi, ils avaient enfin pris la décision.

Robin sourit un peu, en se promenant dans le jardin, en passant près de l'endroit où le puits se creusait autrefois. Quelle naïveté ! Ce qu'il a vu sortir de ce puits-là, ça peut sortir de n'importe quel puits, de n'importe quel trou. Ça peut sortir de n'importe où. D'un petit trou dans le mur de la maison, d'une fente dans le plancher de la chambre, d'une fissure inattendue dans l'écoulement d'une journée ordinaire. Il n'est pas nécessaire d'avoir de l'imagination, ce n'est pas une créature imaginaire qu'il a vue. Il a vu ce que tout le monde rêve de voir, mais refuse de regarder. Lui, il l'a regardée en face et son sang en a été glacé pour le restant de sa vie.

On ne vieillit qu'une fois.